

Cultivons mieux notre esprit!

*Ce n'est pas l'étendue des connaissances
qu'il faut considérer, c'est le degré d'harmonie
et de morale qu'elles contiennent.*

Quelques paroles graves en des temps graves.

Notre civilisation est entrée dans une période lourde d'orages. Être ou ne pas être, telle est la question qui se pose plus que jamais à l'humanité supérieure. Qui-conque a conservé, au milieu du faste de la civilisation moderne, la lucidité de son esprit et un juste entendement du caractère de notre temps, ne doutera pas que le développement moderne de la civilisation ne soit qu'apparence, que le progrès dû aux découvertes de la science soit purement superficiel, et que la véritable civilisation morale, celle qui s'efforce d'atteindre les hauteurs de l'humanité, soit au contraire en pleine décadence. La soif de la vérité et le courage du sacrifice, ces deux soutiens de la vraie humanité supérieure, qu'entretenaient la pureté et la sincérité de la conscience, s'éteignent petit à petit. Et que voit-on à leur place? Une lutte effrénée, l'avidité des succès apparents et des jouissances du moment. On n'apprécie plus aujourd'hui les vertus qui faisaient autrefois l'ornement de la véritable noblesse de l'esprit. Le matérialisme, dont l'idéal le plus élevé est de se vautrer dans l'or, de s'abandonner à la soif jamais assouvie de la possession, de la gloire, de la domination et de la jouissance, trône aujourd'hui sur notre monde et pousse les peuples à leur perte en les excitant à le suivre dans des bacchanales où périssent tous les nobles sentiments. Autant le monde d'aujourd'hui s'est perfectionné sous le rapport de l'industrie, du raffinement dans la jouissance, autant il s'est avili sous le rapport de la morale la plus pure, de la vraie religiosité, de la pureté et de la sincérité de la conscience, de la joie du sacrifice, perdant de vue le noble but de la vie universelle et la connaissance de la vérité. Or sans celle-ci pas de vraie religiosité, pas de conscience, pas de désintéressement, pas de morale conduisant à la véritable civilisation.

Pourquoi notre vie ressemble-t-elle à un océan ravagé par des ouragans destructeurs, qui pousse une foule de créatures à leur propre avilissement, qui est un véritable instrument de meurtre pour des multitudes entières, qui fourmille d'embûches et de tourments, dans lequel l'homme ne peut se sauver de la perte que par une lutte permanente, par l'écrasement continu de ses adversaires? Pourquoi? Il n'est plus moderne de chercher une réponse à cette question, qui est cependant ancienne comme le monde. On croit savoir, on croit ne plus avoir besoin de demander ni de chercher. Nous savons ce qu'il nous faut. Nous savons ce que c'est que la vie. Jouis, que la vie et que tes semblables soient tes esclaves; ménage-les si cela t'est utile, si cela ne te nuit pas, mais pas de pitié pour eux si ta jouissance doit en souffrir. Voilà l'évangile de l'homme moderne éclairé, pénétré de science, qui ne fait plus que flirter pour la forme avec la vraie morale et qui — lorsque son état l'y oblige — affecte seulement de croire à une

organisation morale et divine de l'univers. Mais les lois éternelles du droit n'ont pas tardé à punir notre race d'une telle violation. Le déclin moral de notre monde d'aujourd'hui, qui se dirige lentement mais sûrement vers une catastrophe désastreuse, telle est leur réponse. La foule de ceux qui sont aveuglés par le faste de notre civilisation se refusera peut-être à reconnaître ce mouvement de déclin qui menace notre monde de la ruine, elle persistera à croire que tout est pour le mieux, que la civilisation grandit et continue à s'élever vers les hauteurs les plus brillantes. Un jour viendra où elle se réveillera, où elle sera violemment tirée de ce rêve qui endort la conscience et le jugement. Ce jour est peut-être encore lointain, soit. Mais elle viendra, la grande catastrophe, si l'humanité persiste dans la voie qu'elle suit aujourd'hui. Ce n'est plus qu'une question de temps. Chaque année voit s'augmenter le nombre des éléments qui conduisent aux pires explosions politiques. Ces éléments ne peuvent s'accumuler que jusqu'à une certaine limite. Puis ils s'enflammeront spontanément, il en résultera une explosion générale, une ruine impossible à prévoir et le rêve enthousiaste des admirateurs de notre civilisation actuelle finira misérablement. Si quelqu'un veut s'abstenir de participer à la danse effrénée autour du veau d'or, à la ruine de la civilisation; si quelqu'un a conservé une étincelle de foi et demeure persuadé que nous autres, habitants de cette terre, nous sommes appelés à une vie plus noble, qu'il lise et examine consciencieusement les lignes qui suivent et qui traitent de l'essence et du but de notre vie.

Brochure No. 2: Les théories erronées du Prof. Hückel et leur influence pernicieuse sur la civilisation.

I.

De l'utilité de toute existence et de toutes choses.

La matière est la mère de toute existence. Le contraste entre les différents états de la matière est le père de tout ce qui est. La vie résulte de leur action commune. La vie est donc un produit engendré par deux principes de nature différente, l'un positif et l'autre négatif. Le contraste et la variété de ses différents états ne permettent pas à la matière de tomber dans un repos qui serait la négation de son existence; ils l'obligent à se mouvoir, à se grouper, à engendrer une volonté déterminée et à vaincre les forces opposées. Tout ce qui est de même nature se groupe. Tout ce qui est contraire en sa nature se combat. En d'autres mots, attraction et répulsion. De ces deux actions naît la vie.

La vie se développe sous le signe de la lutte. Les forces opposées se combattent. Quel est le résultat de cette lutte, qui est accompagnée des efforts les plus violents, du recueillement de toutes les forces, de leur déploiement jusqu'à l'extrême, de violentes poussées suivies de retraites, d'une vive excitation, d'une attente anxieuse, c'est-à-dire d'états d'âme pénibles, qui sont le commencement ou la continuation de la douleur? C'est l'accroissement des facultés de l'âme, de la sensibilité, de l'intelligence, de la volonté, de la puissance créatrice, de l'ordre intérieur, de l'apparence extérieure. Chez les êtres inférieurs la lutte se manifeste sous une forme brutale, mécanique, d'une grande simplicité; chez les êtres supérieurs elle est plus compliquée et s'associe à la douleur, à l'inquiétude, à l'anxiété. La douleur commence là où la volonté d'un être se heurte à des forces qui la contrecarrent. Elle commence par un mécontentement accompagné de peine, elle augmente si l'être ne réussit pas à vaincre les forces opposées et s'accroît jusqu'à devenir finalement un tourment insupportable, la rage du désespoir, dès que la volonté de l'adversaire l'emporte sur la propre volonté de l'être, et lorsque celui-ci se sent sur le point d'être détruit par la puissance adverse. On ne saurait donc nier que les forces des êtres ne s'accroissent à la suite des combats qui engendrent la douleur. Mais comme les vaincus sont supprimés par leurs adversaires plus puissants, il en résulte que l'utilité générale de ces luttes douloureuses paraît illusoire et se réduit à l'utilité qu'en retire le vainqueur survivant. C'est pourquoi, dans notre monde rempli de luttes et de douleurs, il nous apparaît que c'est la cruauté et la violence qui règnent. La justice qui satisfait la raison humaine n'est pas de ce monde. Cette vérité est indiscutable. Et quiconque étudie le problème de la vie universelle en se basant sur l'existence terrestre en est réduit à nier l'existence de Dieu et d'une morale supérieure, ainsi qu'à désigner les maux qui peuplent notre monde

comme des institutions contraires à la raison, quant à leur degré et à leur nombre, et même manifestement contraires à l'idée d'un Dieu sage et tout-puissant.

Mais demandons-nous: En conscience, le philosophe sincère a-t-il le droit de se baser sur les conditions de la vie de notre planète pour étudier et juger les conditions de la vie universelle? A mon avis, non. Seul le juge qui se place au-dessus des partis, celui qui peut connaître intégralement les conditions à juger, celui qui peut sonder les mobiles les plus cachés et les relations des partis entre eux, celui-là seul pourra prononcer un jugement équitable. Or quels sont les partis à juger pour le philosophe qui étudie le problème de notre morale? C'est d'une part l'humanité opprimée par les maux de cette vie terrestre, et d'autre part la force créatrice sur laquelle est basée notre existence. Or il est manifeste que toute philosophie qui n'est pas capable de satisfaire la raison en démontrant la nécessité absolue et l'utilité de tous les maux terrestres est une grave accusation contre la sagesse et la justice de la force créatrice première. Tout ce que notre existence terrestre connaît de jouissances véritablement nobles est loin de compenser la somme des maux et des désagréments imposés plus ou moins à chacun. La vie d'un trop grand nombre n'est même qu'une longue nuit de douleur. Donc, ou bien tout ce qui existe et tout ce qui arrive sur notre terre est utile et nécessaire, ou bien la force créatrice première a commis, en créant notre monde, dans lequel les cruautés et les maux se sont accumulés depuis le commencement, un crime abominable et une œuvre maudite.

En préparation: Brochure No. 3: Le problème de Dieu.

Mais avant d'élever cette terrible accusation contre l'origine de la vie, l'équité nous commande de peser consciencieusement toutes les possibilités de justification de tout ce qui existe. De toutes les opinions, celle qui se présente la première à notre esprit, celle aussi qui exige le moins de travail de l'intelligence, c'est celle qui consiste à voir dans les conditions de notre existence terrestre une fidèle image de la vie universelle. Mais qui osera prétendre que l'or de la vérité soit ainsi répandu à profusion et se trouve tellement à la portée de tous? N'est-ce pas une légèreté coupable que d'ajouter foi aux dires du premier témoin sans vouloir entendre les autres? Voici un autre jugement, dicté par un examen plus profond, sur la sagesse et la morale de l'ordre universel. Le but de toute existence, c'est d'atteindre, en passant alternativement par toutes les phases de la vie, jusqu'aux plus hauts degrés de la perfection et de la puissance divines. Mais cette existence divine et ses beautés sublimes dépendent de la perfection des êtres, de la pureté de leurs sentiments et de l'harmonie de leurs sensations, de la richesse et de l'ampleur de leurs connaissances, de la force et de la noblesse de leur volonté, de la pureté et de la sincérité de leur conscience, de leur ardeur et de leur puissance créatrice. Seuls les êtres chez lesquels ces vertus ont atteint la perfection sont capables de l'existence et de la puissance divines. Ceci paraît indiscutable. Or quels sont les moyens par lesquels une sage ordonnance peut atteindre ce but? Ces moyens sont des mondes de douleur, de déception, de lutte, d'injustice et de destruction. Des mondes de douleur, dans lesquels les facultés sont purifiées, fortifiées, et accrues. Des mondes de déception, dans lesquels le jugement se forme, s'aiguisé, devient plus net. Des mondes de lutte, dans lesquels les aspirations presque toujours opposées annobliissent, accroissent et mûrissent les forces de la volonté. Des mondes d'injustice, dans lesquels le sentiment du droit et la conscience s'éveillent, se purifient, s'accroissent et se préparent aux tâches divines par les épreuves les plus dures. Des mondes de destruction, dans lesquels toute civilisation n'a qu'une courte durée, pour donner aux êtres qui alternent sans cesse l'occasion de travailler à leur développement social et d'accroître leur force créatrice au milieu des obstacles, c'est-à-dire dans des conditions vivifiantes. Tout cela — c'est ce que me dit ma raison — tout cela serait nécessaire dans l'univers si le monde avait été créé et était dirigé par des puissances divines, ayant en vue un développement graduel et bien ordonné des êtres cosmiques du bas de l'échelle jusqu'aux points les plus élevés. C'est pourquoi notre monde actuel, dans lequel règne la douleur, la déception, la lutte, l'injustice et la destruction, n'est en contradiction, ni avec une morale universelle, ni avec une force créatrice issue d'un esprit de justice. Au contraire, aux yeux du penseur clairvoyant, il porte précisément à cause de ses imperfections la marque de l'utilité absolue au service d'une puissance spirituelle et divine. Il faut seulement s'habituer à voir plus loin et à embrasser d'un coup d'œil plus large l'ensemble de la vie universelle et son but le plus noble.

Serait-il donc absurde de prétendre que notre monde, malgré ses dissonances, eût été créé

par un esprit de sagesse ayant en vue un but noble et élevé? L'absurde est-il le principe dominant, ou n'est-ce pas plutôt une sagesse universelle, qui arrive à ses fins par des voies tortueuses, mais raisonnées, à l'aide des contrastes antagonistes de la vie? Si l'univers a été créé par des esprits divins, vraiment ils connaîtraient mal leur métier s'il ne leur était pas possible de créer des mondes comme le nôtre, dans lesquels les puissances dominantes sont celles qui engendrent la douleur, la déception, l'injustice et la destruction. des mondes dont l'organisation est telle que leurs habitants dont l'esprit n'est pas suffisamment éclairé peuvent être conduits avec les derniers raffinements au matérialisme et à l'égoïsme, entraînés hors des voies de la conscience, poussés à des œuvres infernales et à des excès de toute sorte? Car qu'est-ce que la grandeur intellectuelle et morale, sinon une sainte divinité qu'on adore sur son trône? Qui osera prétendre que la véritable noblesse de l'homme, la connaissance de Dieu, soit jamais née, naisse et puisse jamais naître autrement que par la résistance victorieuse au mensonge, à l'imposture qui se cachent sous le masque de la vérité et de la noblesse, la résistance à toute une légion de forces destructives dont notre monde actuel fourmille? Dieu est la victoire sur le mensonge de la vie matérialiste. Si celle-ci n'existait pas, c'est-à-dire s'il n'était pas possible d'y résister et de la vaincre, il ne pourrait y avoir non plus ni Dieu ni natures morales élevées. Telle est la tragi-comédie de l'histoire du monde que toujours la plupart des soi-disants sages et philosophes de tous les temps les plus célèbres, les plus spirituels et les plus érudits, se sont laissés duper par les apparences de notre monde, qu'ils ont jugé la vie d'après ces apparences, qu'il ne leur est jamais venu à l'idée qu'il serait impossible, sans mondes comme le nôtre, aux existences cosmiques non encore mûres au point de vue moral de sortir de leur tourbe dans le développement de l'univers. Quoi qu'il en soit, tous ces sages et philosophes, qui ont été dupes des apparences de notre monde, ont fait preuve d'un manque de jugement, de perspicacité et de bon sens qui s'harmonise mal avec leur réputation de conducteurs d'âmes. Il en est du problème de l'âme du monde comme de celui de la mécanique universelle. Rappelons-nous Copernic, qui a renversé le vieux système de Ptolémée. Ici également nous rencontrons d'abord l'opinion erronée que notre terre est le centre du monde. Puis ce système est réduit à néant par celui de Copernic, suivant lequel c'est le soleil qui est la source de toute existence. Et de même qu'autrefois les esprits se sont laissés dominer par le système géocentrique de Ptolémée, qui élevait au rang de vérité l'apparence que notre terre était le centre du monde, aujourd'hui encore, dans le domaine de la philosophie qui s'occupe de l'âme cosmique, c'est toujours l'idée géocentrique qui domine, celle qui juge l'âme du monde d'après les conditions de notre existence de maux et d'injustice. Dans ce domaine également il faut que l'idée héliocentrique s'implante de plus en plus, car c'est la seule qui conduise à la vérité. S'appuyer sur l'idée héliocentrique, c'est juger et expliquer les conditions de notre monde, avec leurs contrastes, leurs maux et leur iniquité, en se plaçant au point de vue d'êtres divins planant au-dessus de notre monde et veillant au développement d'autres êtres séjournant dans des profondeurs spirituelles et morales. C'est chercher d'abord à comprendre les rapports qui existent entre le bonheur et le malheur, le beau et l'informe, le bien et le mal, en un mot entre les valeurs positives et les valeurs négatives. Une fois que nous aurons reconnu que le mal accroît et approfondit le sentiment moral, qu'il conduit à des sentiments plus nobles et à un entendement plus élevé et plus éclairé, qu'il donne naissance à une production d'énergie morale, sinon toujours d'énergie physique, qu'il est la cause première du sentiment du bonheur, car aucun pôle ne peut exister sans le pôle opposé, une fois que nous aurons reconnu que le mal n'est que l'incarnation des agents de douleurs les plus intenses, et que la faculté de jouissance de tous les êtres dépend des provisions d'énergie, des facultés et des impressions négatives de toute sorte acquises au sein de la douleur, l'idée héliocentrique nous aura fourni la clef qui nous permettra de résoudre les problèmes du monde.

La raison nous fournit aussi une autre preuve de l'utilité de toutes choses. C'est le contraste. Notre existence est un produit du contraste. Du contraste des forces qui s'attirent et qui se repoussent. Le masculin et le féminin s'attirent; le bien et le mal, l'esprit créateur et l'esprit destructeur se repoussent. Et cependant les contrastes destructeurs, qui semblent être la négation de toute vie intellectuelle supérieure, jouent un rôle fondamental extrêmement important dans le développement de cette vie. Toutes nos idées du bien, du juste, du sublime et du beau, ont leur racine dans les idées opposées du mal,

de l'injuste, du commun et de l'informe. Si ces quatre dernières idées n'existaient pas pour nous, nous n'aurions pas connaissance non plus des quatre premières, qui sont, comme on le sait, la base de notre vie intellectuelle la plus noble. Ceci est évidemment indiscutable. Mais si tout ce qui est inférieur au point de vue intellectuel et moral est une base nécessaire et indispensable de toute vie supérieure, il est évident que tous les êtres cosmiques qui aspirent à s'élever doivent rester constamment en contact intime avec les racines de leur existence, c'est-à-dire avec des mondes de ténèbres et de douleurs tels que le nôtre.

La fraîcheur et la vivacité de tous les sentiments d'une existence plus belle et plus élevée dépendent de la fraîcheur et de la vivacité des impressions et des idées émanant du mal, de l'injustice, du commun et de l'informe. A mesure que ces idées et ces impressions négatives pâlissent, la faculté de jouissance pâlit au même degré. Donc s'il existe des êtres vivant dans des mondes de lumière et de beauté, ces êtres ne sauraient en jouir en permanence, leur capacité de jouissance étant épuisée au bout d'un certain temps et ne pouvant être ravivée que par un séjour dans des mondes de douleurs, de ténèbres et d'immoralité comme le nôtre, avec la perte de la mémoire. Autrement dit, immersion périodique des êtres cosmiques, avec perte du souvenir des existences précédentes, dans des mondes de ténèbres et de douleurs, afin de rafraîchir, de raviver, d'augmenter et d'étendre les idées et les sentiments sans lesquels la jouissance prolongée dans des mondes de lumière serait impossible. De même que des bains froids pris de temps à autre rafraîchissent le corps et fortifient la santé, empêchent la faculté de jouissance de diminuer et l'augmentent au contraire, de même l'être cosmique a besoin, pour maintenir sa propre existence, d'une immersion rafraîchissante dans des mondes de ténèbres et de douleurs, immersion qui le prive de la mémoire. Cette hypothèse n'est pas une hallucination issue des nuages d'une imagination qui divague; elle est au contraire solidement fondée et se base sur les résultats de l'expérience de chaque jour et sur de saines et anciennes vérités dictées par le bon sens.

Mais l'immersion des êtres cosmiques dans des mondes comme le nôtre a certainement encore d'autres buts importants. L'existence implique encore d'autres facultés que celles des idées et des sentiments, elle exige aussi la faculté d'action et la capacité d'agir, elle exige la présence d'énergies multiples et puissantes. On sait que tout acte de la vie entraîne une dépense continue d'énergie. L'énergie est un extrait de force, c'est la capacité de créer et de produire distillée, concentrée et réduite à son plus petit volume. C'est la condition première de tout ce que nous appelons bonheur, félicité, jouissance de la vie. Car la jouissance entière n'est autre chose, dans sa définition technique, que la fusion d'un être avec d'autres natures qui lui sont sympathiques; il résulte bien de cette fusion une nouvelle quantité d'énergie, mais pour se procurer et s'assimiler le but auquel il aspire, l'être est obligé de dépenser d'abord une quantité d'énergie plus grande, plus ou moins difficile à récupérer, suivant le but cherché. Mais entre l'énergie acquise par la jouissance et son utilisation par l'être, il y a, pour que la jouissance devienne complète, un travail d'assimilation plus ou moins compliqué, semblable à celui auquel l'organisme humain se livre journalièrement par la nutrition, de sorte qu'il n'est guère admissible qu'un être cosmique vivant dans des mondes de beauté puisse absorber continuellement de nouvelles jouissances. L'énergie dont il dispose dans ce but se consume, l'être est saturé et devient insensible à de nouvelles jouissances, puis le sentiment du devoir renaît, en même temps que le besoin de redescendre pour quelque temps dans un monde de ténèbres pour y agir et contribuer à l'affranchissement et au relèvement des êtres spirituels vivant dans les profondeurs de ce monde, pour y transformer en même temps l'énergie acquise par les jouissances que lui ont procurées les mondes de lumière en nouvelle énergie spirituelle et morale. En d'autres termes, ce n'est pas seulement un but intéressé, c'est surtout l'amour divin et l'esprit de sacrifice propre aux êtres cosmiques dont le développement est le plus parfait, qui empêche ces êtres de demeurer constamment dans les mondes de lumière, qui les pousse à descendre périodiquement dans les mondes de ténèbres. Ce sacrifice procure finalement à l'être cosmique un profit élevé; ceci est dans l'ordre de la vie des êtres cosmiques et ne fait que confirmer l'ordre moral du monde.

Donc l'existence, quelle qu'elle soit, ne conduit au bonheur complet que par une dépense d'énergie. La jouissance physique implique une dépense d'énergie et sa préparation;

une capacité de décomposition et d'assimilation; il en est de même de la jouissance spirituelle et morale. Donc quelles que soient les beautés au milieu desquelles un être cosmique passe son existence, qu'elles soient moralement inférieures ou supérieures ou de nature divine, partout nous rencontrons une dépense d'énergie, c'est-à-dire de faculté de produire et de créer puissante et concentrée sur le plus petit espace. Et comme il n'est pas probable que cette énergie puisse être tirée du néant, et que pour la remplacer, conformément à l'ordre moral du monde, il faut au contraire une forte dépense individuelle, l'existence de mondes dont le caractère immuable est d'abaisser, ainsi que l'incorporation périodique des êtres cosmiques dans ces mondes sont des institutions qui ne peuvent qu'imposer à tous les nobles penseurs une profonde admiration de la sagesse des puissances divines.

Ce n'est que par la résistance aux forces qui abaissent que l'énergie peut se développer, que l'on peut acquérir ce qui est indispensable pour les existences les plus nobles. Que le philosophe ne l'oublie pas. Qu'il songe que ces forces abaissantes sont en pleine activité dans notre monde actuel, qu'elles y agissent avec succès, et qu'elles caractérisent ainsi notre monde comme l'une des gigantesques dynamos universelles qui sont au service du développement cosmique, dont l'énergie puissante alimente les accumulateurs des âmes, et sans lesquelles les divins architectes n'auraient jamais pu entreprendre ni terminer leur œuvre sublime. Quiconque vit dans notre monde et veut s'élever, doit résister puissamment à toutes les forces et à toutes les jouissances physiques avilissantes, tendre toutes les forces de son esprit pour ne pas se laisser duper par des illusions couvertes du masque de la vérité; aviver sa conscience pour ne pas s'abaisser moralement sciemment ou non; s'appliquer à résister à la tentation du repos et de la paresse, pour ne pas laisser décliner ses facultés créatrices. Notre monde est donc une institution excellente pour obliger les êtres à la résistance à toutes les puissances contraires et pour les exciter à la production de l'énergie, pour les forcer à s'élever, à se développer.

Il est évident que notre monde est puissamment au service de la production de cette force créatrice initiale qui s'appelle l'énergie, et ce fait devrait amener nos philosophes matérialistes à se demander si leur hypothèse, que l'évolution de notre monde est elle-même son propre but, peut être raisonnablement admise comme vraisemblable.

Nos intellectuels n'ont qu'un mot à la bouche „Nous sommes un microcosme dans un macrocosme“. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela ne signifie-t-il pas que les lois et les institutions qui régissent notre organisme corporel sous les mêmes que celles qui régissent le cosmos, notre système solaire? La dynamo de notre corps, c'est notre estomac. Nous savons que celui-ci a pour tâche de subvenir au remplacement de l'énergie dépensée par le corps humain. Nous savons aussi qu'il procède dans son fonctionnement par des moyens de décomposition barbares et peu esthétiques. Mais cette pensée, que l'organisme monstre qu'est notre système solaire a besoin, lui aussi, d'un organe remplissant le même office que notre estomac, et que selon toute probabilité c'est notre terre avec ses conditions barbares qui est l'estomac de ce gigantesque organisme, qu'avant tout les éléments spirituels triturés dans cet organe et ses organes auxiliaires sont appelés à s'élever davantage, qu'ils peuvent aspirer à collaborer aussi à l'activité du cerveau et de l'âme de notre organisme solaire, cette pensée, quelque singulier que cela puisse être, apparaît à nos intellectuels d'aujourd'hui comme une pensée extrêmement absurde, dérisoire, et des plus insensées.

Et pourquoi? Parce que le microbe humain ne peut pas se convaincre personnellement de la continuation de l'existence des éléments spirituels après qu'ils se sont débarrassés de leur grossière écorce matérielle. Parce qu'il lui semble absurde et ridicule que l'être humain puisse avoir déjà existé comme être astral cosmique avant sa naissance corporelle, sans qu'il s'en souvienne ensuite. Quels puissants motifs pour un observateur qui s'imagine pouvoir mesurer l'univers avec l'aune de ses sens et qui ne songe pas que sa raison est une mesure bien plus puissante! Mais pour le philosophe universel qui se place en dehors de l'ensemble à considérer, qui envisage la vie du dedans, cet obstacle à la compréhension ressemble à un fétu de paille qu'il ne vaut presque pas la peine d'écartier. Si nous ne voulons pas qu'on nous appelle avec raison des pédants, des arriérés, des routiniers qui reculent devant une taupinière, qui trébuchent à chaque fétu de paille dans la recherche de la vérité, il faut que nous commençons sérieusement

par nous débarrasser dès le début d'objections aussi mesquines dès que nous étudions l'ordre moral de l'univers.

La façon dont les philosophes matérialistes ont cherché jusqu'aujourd'hui à résoudre les problèmes du monde n'est du reste qu'une négation de problèmes et non une solution. Le principal problème de notre vie est et restera toujours la quantité de douleurs, de mal, d'injustice et de cruauté que contient notre monde, et qui paraît former le contraste le plus violent avec un but dépassant les limites de notre vie terrestre, avec des puissances spirituelles régnantes et justes, en un mot avec une organisation morale de l'univers. Tous nous portons en nous l'aspiration à la jouissance de la vie. Et pourtant notre monde contient une foule d'institutions qui ne sont que trop propres à nous gâter cette jouissance. C'est ce qui fait paraître notre vie contraire à son but. Et comme l'évolution de notre monde est en outre fortement dominée par un principe destructeur qui se complait dans le vulgaire, notre vie universelle apparaît encore immorale au plus haut point. C'est donc dans l'impression que notre vie universelle est immorale et contraire à son but que réside le grand et gigantesque problème à résoudre. Tout ce qui occupe notre esprit en dehors de cette question n'est que secondaire.

J'ai cherché à démontrer brièvement dans cette brochure que c'est seulement en apparence que notre existence et notre vie universelles sont contraires à leur but, qu'en approfondissant avec toute sa raison le problème de la vie et du monde on peut arriver à reconnaître une sage utilité de toutes choses. Je chercherai aussi à prouver que c'est aussi en apparence seulement que l'existence du mal donne à notre monde un caractère d'immoralité et que cette immoralité apparente rentre également dans l'ordre d'une haute morale divine.

II.

Le mal considéré comme nécessité au point de vue social.

Le principe du mal ne peut apparaître que dans une existence consciente et douée de sens. Son essence est l'égoïsme le plus outré, la joie de détruire et de causer de la douleur. Dans la nature inconsciente et dépourvue de sens il peut bien être question de forces destructives, mais non d'un mauvais principe. C'est seulement l'intelligence qui sent, qui juge, qui distingue entre le bien et le mal, qui apporte l'idée du mal dans l'existence du monde. Mais revenons à la nécessité de l'existence du mal. Une essence qui ressent une joie infernale lorsqu'elle peut détruire des œuvres d'art et des existences, qui se fait un plaisir diabolique de pouvoir tourmenter les autres êtres, une essence qui raille tout ce qui paraît noble et sublime à l'homme, dont l'existence apparaît comme étant une protestation manifeste contre la toute-puissance, la sagesse et la justice vantées d'un Dieu, cette essence peut-elle être utile et nécessaire même à l'évolution du monde, et servir au développement de l'humanité? Oui, à mon avis. L'évolution du monde et de l'humanité ne peut pas se passer du principe du mal sous sa forme humaine. Ce principe, c'est la force centrifuge qui maintient l'élan de la vie dans la gravitation éternelle de l'univers, la force la plus active dans la voie du progrès. Le mal est le pôle négatif et l'opposé de toute vie supérieure; sans ses effets périodiques et intenses, le pôle positif, la jouissance de la vie, pâlirait, déclinerait et périrait. C'est dans le mal que réside sous une forme spirituelle le principe le plus intense qui engendre la douleur. Dans le domaine de la vie négative et des effets qui abaissent, le mal occupe la même place que l'énergie, qui condense le maximum de force sous le plus petit volume. C'est l'énergie morale et sentimentale qui abaisse, qui établit entre les deux pôles de la vie la tension nécessaire. C'est de son développement entier dans la vie spirituelle des êtres cosmiques que dépend l'énergie morale et sentimentale positive qui élève ces êtres. L'énergie morale et sentimentale dont l'action se fait sentir dans tout ce que nous appelons les nobles joies, le bonheur, les sentiments élevés, le beau, le divin, la félicité. J'appelle la loi d'évolution cosmique qui entre ici en jeu la loi de la tension dramatique. Son essence est la caractérisation la plus vive de tous les contrastes possibles qui abaissent

et qui s'opposent à la vie, c'est la caractérisation la plus violente de tous les contrastes qui s'opposent de la façon la plus acharnée au beau, à l'harmonieux, à ce qui élève, au juste, à ce qui procure le bonheur, au bon, au sublime et au divin. Mais n'oublions pas ceci. Ce sont seulement les efforts de ce principe opposé en apparence à tout ce qui est beau et sublime, qui font apparaître et qui caractérisent tous les contrastes représentant les valeurs positives de la vie, qui affirment la vie, qui relèvent les êtres, qui font leur bonheur et leur félicité.

On reconnaît donc que cette institution cosmique donnée par la loi de la tension dramatique représente pour ainsi dire la vie elle-même, qu'elle est l'âme de la vie. Le mouvement de la matière n'est pas encore la vie à lui seul. C'est seulement lorsque se sont formés l'esprit, les centres conscients, les êtres remplis de tension dramatique, ayant connaissance des phases du mouvement et de l'existence, qu'apparaît la vie spirituelle entière, capable et désireuse d'atteindre de nobles buts. S'il n'existait pas dans l'univers des mondes dans lesquels le mal agit et règne sous sa forme la plus brutale et la plus maudite, il ne pourrait y exister non plus de mondes de beauté, de mondes divins. De tels mondes ne seraient pas capables de procurer à leurs habitants la moindre jouissance élevée, le moindre bonheur et la moindre félicité. Car la valeur d'un bien ne réside pas seulement dans le bien lui-même, elle réside aussi dans la faculté que possède l'être qui dispose de ce bien de le comprendre et de l'apprécier. Or je le demande, où un être qui n'a jamais habité de mondes dans lesquels le mal agit sur l'esprit sous sa forme la plus repoussante, où cet être trouvera-t-il cette faculté de comprendre et d'apprécier ce qui est noble et divin? Qui osera prétendre que ce ne sont pas les éléments qu'on dit mauvais, que ce ne sont pas les conditions douloureuses et cruelles de notre monde, qui ont permis à l'idée du bon et du divin, du sublime et du moral, de prendre naissance dans le cerveau de l'homme? Que sans elles l'idée de Dieu n'aurait jamais pu exister dans sa forme sublime? Que — s'il existe une force créatrice première divine — ce sont les mondes d'injustice de l'univers qui ont élevé le trône de la divinité et qui font en sorte que sa puissance et son pouvoir de donner la félicité aux êtres de l'univers ne s'éteignent jamais? L'existence du mal sous la forme la plus vile et la plus implacable n'est opposée ni à l'idée de Dieu ni à celle de l'ordre moral de l'univers, elle l'affirme au contraire de la façon la plus éclatante par des milliers de voix. Elle n'est pas un signe de l'impuissance ni de l'arbitraire des puissances supérieures, c'est un signe de leur sagesse et de leur grandeur incomparables.

Si, parmi les plus vils degrés et les variétés les plus sataniques du mal tel qu'il existe dans notre monde, il manquait une forme ou un degré, il en résulterait forcément dans l'échelle des jouissances les plus nobles et des degrés de l'harmonie une lacune qui gênerait considérablement la jouissance complète de la vie. Et si la mort nous faisait entrer dans des mondes parfaits resplendissant des beautés les plus radiées, nous resterions précisément insensibles aux beautés les plus harmonieuses de ces mondes par suite de l'absence de pôles contraires formés par les idées opposées. Car plus un état est bas et plus il est douloureux, plus les pôles opposés auxquels il donne naissance sont élevés et nobles. Seuls les travaux les plus pénibles produisent les résultats les plus utiles. Et qui voudrait prétendre que le séjour dans notre monde qui pullule de monstres et de monstruosités morales, dont les victimes font retentir l'univers de leurs cris déchirants, dont chacun de nous ou de ceux que nous aimons peut devenir la victime aujourd'hui ou demain, dont tant de nous sont ou furent déjà si souvent victimes, qui voudrait prétendre que cela n'est pas une œuvre morale des plus pénibles aux yeux de qui pense noblement? Que notre monde tel qu'il est soit l'idéal de ceux dont le sens moral est atrophié, ou qu'il gêne peu leurs jouissances; pour celui qui possède véritablement le sens moral c'est un enfer dont les tourments, conformément à l'ordre moral du monde, doivent avoir pour conséquence un profit correspondant. Ce profit existe en réalité, et non pas seulement dans l'imagination de ceux dont l'esprit divague; c'est ce que nous prouve un regard jeté sur la vie de notre propre âme et sur ses rapports avec tout ce qui est commun, avec tout ce qui s'oppose à la vie.

Nous pouvons comparer notre vie spirituelle à une harpe dont le son est d'autant plus riche et plus pur que les cordes sont plus nombreuses et mieux tendues. Les cordes de cette harpe sont les impressions négatives, répulsives, abaissantes, qui produisent une

douleur physique ou morale. Chacune de ces impressions donne naissance à un pôle contraire d'élevation correspondante. Plus l'impression négative est douloureuse, plus le pôle et le sentiment qui en résulte seront nobles et précieux. Or comme c'est précisément chez les êtres dont le sentiment est le plus pur que la cruauté des méchants produit les sensations les plus douloureuses, il est probable que les idées et les sentiments correspondants à ces douleurs seront d'autant plus élevés chez ces êtres. Il n'est pas difficile de reconnaître sous quelle forme. Celui qui se met dans un monde d'iniquité au service du bien et du noble, celui qui souffre pour sa foi, qui endure la persécution et les tourments, se sacrifie pour le relèvement des êtres moins élevés. Mais quiconque connaît les ressorts de l'âme sait que le sacrifice produit des sentiments sublimes, des sensations saintes et divines, la félicité du martyr en un mot. Donc le but du sacrifice sous toutes ses formes est sans doute l'acquisition de ces nobles cordes de l'âme. Quant au profit qu'en retire l'homme considéré comme être conscient, il est proportionnel à l'importance du sacrifice. Le vulgaire qui commet avec un plaisir féroce les crimes les plus ignobles, dont les actes excitent l'horreur de tous ceux chez qui le sens moral n'est pas encore étouffé, fait bien l'office du bourreau le plus abject, mais il ne peut pas causer le moindre préjudice moral contre la volonté de sa victime. Le corps peut être mutilé et tyrannisé par des monstres à face humaine, l'âme qui habite le corps peut être obligée de souffrir des tourments presque insupportables, mais l'être astral ne peut subir aucun dommage réel contre sa volonté. Quoiqu'un criminel puisse faire endurer à son semblable, qu'il le déchire ou qu'il le brûle, qu'il le mutilé, qu'il le mette immédiatement à mort ou qu'il le martyrise lentement, toujours et dans tous les cas ses cruautés seront utiles à l'essence intérieure de la victime. Chaque douleur est accompagnée d'un accroissement de richesse des sentiments et d'une acquisition d'énergie. Plus la douleur est intense et durable, plus le bénéfice est grand. Or tout ce que l'être le plus criminel peut faire, c'est de faire endurer à sa victime les douleurs les plus atroces et les plus longues. Quel que soit l'effort destructeur, il lui est impossible de tuer ou de supprimer l'essence intérieure, l'être astral. Ce dernier tire au contraire profit de tous les efforts destructeurs des êtres ennemis et des forces contraires. Si le préjudice qui est causé à un être est un préjudice moral et touche les sentiments, il ne peut certainement être que passager, et comme il est aussi accompagné de douleur il est également utile. Comme l'être astral, la conscience, c'est-à-dire le besoin qu'éprouve cet être de faire le bien, est aussi certainement indestructible. La conscience peut être passagèrement assoupie, comme c'est le cas chez les méchants, mais après la libération du corps il est certain que la conscience de tous les défunts renaît tôt ou tard et les pousse de nouveau dans de nouvelles voies de développement.

C'est pourquoi, plus un homme a souffert ici-bas, plus les cordes de son âme seront nombreuses, plus leur harmonie sera riche, plus cet homme sera préparé pour les nobles jouissances de cette vie et des merveilleux mondes divins ultra-terrestres. Les lois qui régissent la fabrication de nos instruments de musique les plus parfaits et les plus puissants, ces mêmes lois sont sans doute aussi celles qui président au développement de l'âme humaine. Car notre âme n'est pas autre chose qu'un instrument de musique cosmique, spirituel et supérieur, doué de sentiment. Ce qui procure à l'âme des sensations de bonheur et de félicité, c'est l'harmonie de la vie qui vibre sur ses cordes. Qu'importe si aux yeux des hommes de peu de cœur l'évolution de ces instruments de musique cosmiques et spirituels apparaît comme une contradiction cruelle à une puissance créatrice juste, sage et pleine de bonté? Que ceux qui pensent ainsi et qui prétendent exprimer par là l'idée d'une haute morale, se rendent bien compte qu'ils manquent seulement de jugement et d'expérience intérieure.

Sous le rapport de l'évolution de l'organisation universelle l'homme moderne, bourré de science, qui vante la précision et la logique de ses investigations et se targue d'avoir une raison incorruptible, a choisi une voie étrange qui n'est rien moins que précise et régulière. Personne ne trouve singulier que l'industrie qui travaille les métaux et qui en tire des objets d'un usage courant emploie des moyens d'une brutalité sans égale, tels que les feux de forge, les laminoirs, les marteaux-pilons, les tours et tant d'autres outils qui traitent le métal de la façon la plus brutale. Personne ne voit là un mauvais principe, un procédé irrationnel et une contradiction à l'organisation universelle. Personne ne prétend qu'il serait plus esthétique, plus sage et plus juste de supprimer les longues et rudes méthodes de fusion, d'affinage et de martelage qui maltraitent les métaux et en

tirent des bruits discordants, et de les remplacer par des méthodes moins rudes et plus silencieuses. Et aussitôt qu'il s'agit de la perfection d'êtres vivants supérieurs, c'est-à-dire de créatures qui pensent et qui sentent, l'homme d'aujourd'hui prétend que l'emploi de rudes moyens de traitement accompagnés de douleurs, que l'affinage, le cisaillement, le martelage, et les autres méthodes de perfectionnement sont cruelles, inutiles, horribles et contraires à l'idée d'une sage organisation de l'univers, à l'idée d'un Dieu juste et bon. Il objecte immédiatement que ces rudes moyens de perfectionnement n'ont pas de raison d'être, car s'il existe une puissance spirituelle et divine, elle doit pouvoir employer des moyens plus humains, plus doux, qui révoltent moins notre sens moral. Et comme notre vie est précisément le contraire de tout ménagement, on croit immédiatement, sans songer qu'on peut se tromper, pouvoir en conclure qu'il n'existe pas de puissance divine dirigeant l'ensemble du monde. On exige donc avant tout, pour croire à une organisation rationnelle de l'univers, une évolution accompagnée du minimum de douleur possible, agréable, conforme aux idées humaines du juste, supprimant les mondes de tourments comme le nôtre. Mais ceux qui critiquent ainsi semblent oublier que l'immensité, dont notre faible connaissance ne peut comprendre qu'une faible partie, n'a pas sans doute été tirée du néant par des puissances spirituelles quelconques, mais qu'elle a toujours existé de toute éternité et qu'elle est régie par des lois dont la sagesse est démontrée par l'éternité elle-même, des lois immuables que des dieux eux-mêmes ne pourraient plus changer. Ils prétendent écarter de la marche vers la perfection le principe du mal et de la douleur dans ses degrés les plus violents, et ils ne voient pas que s'il en était ainsi ce serait l'extinction du haut-fourneau de l'univers, l'arrêt de la puissance créatrice divine qui se sert du mal comme le forgeron de ses marteaux. En admettant même que nous ayons le droit de mesurer la marche de l'univers avec les faibles moyens de notre raison et de poser comme vrai ce qui nous paraît être tel, je prétends — et j'attends la preuve du contraire — qu'il n'existe pas de moyen satisfaisant notre raison par lequel ce qui est inférieur et peu développé puisse s'élever jusqu'aux sphères supérieures divines sans l'action du mal et de la douleur, même sous leurs formes les plus repoussantes et dans leurs degrés les plus prononcés. J'ajouterai que pour juger le caractère de l'ordre moral de l'univers j'accepterai comme satisfaisant la raison le système qui s'appuiera le plus possible dans ses arguments sur des exemples frappants fournis par la science et par la nature. Autrement dit, pas de fantaisie! Que la nature et la science soient nos maîtres. Mais tout ce que la nature et la science nous apprennent démontre clairement la nécessité et l'utilité de tout ce que nous appelons pôles négatifs, états de décomposition, dont l'action est d'abaisser au point de vue spirituel et moral; tous nous prouve d'une façon irréfutable que la nature et la science ne peuvent se passer du principe de destruction aveugle qu'on appelle le principe du mal. Mais si nous reconnaissons en petit dans la nature la nécessité et l'utilité de tous les pôles et de tous les états négatifs et contraires, de tous les effets et de toutes les institutions vitales qui tiraillent, qui martellent, qui percent, qui déchirent, qui coupent, et qui dissolvent la vie organique et inorganique, nous pouvons prétendre aussi avec raison que ce que nous voyons en petit dans la nature et l'industrie n'est que l'image fidèle de ce qui se passe en grand, et que dans le grand laboratoire de l'univers, dont le but principal est évidemment l'élaboration et le perfectionnement des êtres spirituels, tous les pôles et tous les états négatifs, même les formes les plus atroces du mal et de la douleur, sont absolument indispensables, nécessaires et utiles.

Cette connaissance s'impose à tous ceux qui conçoivent clairement l'essence de notre existence, à tous ceux qui comprennent que la loi de la tension dramatique, qui exige nécessairement la collaboration des formes les plus atroces de la douleur et de l'iniquité, préside à toute existence spirituelle. Or pour que cette loi s'accomplisse, il faut qu'il existe dans l'univers, pour le développement des êtres cosmiques spirituels, des institutions dans lesquelles le passé et l'avenir sont voilés à l'esprit, des mondes dans lesquels les esprits sont dominés par des idées matérialistes qui se concentrent uniquement sur tout ce qui tombe immédiatement sous les sens. De même que l'hypnose paralyse les facultés mentales, la philosophie matérialiste paralyse les esprits. Pour celui qui est figé dans l'hypnose de la matière universelle il n'existe plus rien en dehors de ce qui peut être touché, vu, entendu, senti ou goûté. Pour lui ce qui ne peut pas s'expliquer à la façon matérialiste n'existe pas. Pour lui les êtres cosmiques spirituels sont des fantômes issus

d'une imagination en délire. Pour lui la matière qu'il ne peut ni peser ni mesurer avec ses propres poids et mesures n'existe pas et ne saurait exister. Rien n'existe de ce que la chimie et la physique ne sauraient découvrir. Le matérialiste ne croirait en Dieu et à l'immortalité que si Dieu et des êtres spirituels existant après la mort se montraient à lui personnellement et se prêtaient docilement à son analyse. Il ne comprend pas que les écoles de caractère de l'univers exigent que les êtres qui y entrent perdent la faculté de tout voir et de tout comprendre, de saisir les mondes et les êtres supérieurs spirituels. Ceux qui se sont laissés entraîner par l'hypnose du matérialisme semblent dormir les yeux ouverts, plongés dans un sommeil dont rien ne peut les tirer. Ils regardent autour d'eux, mais ils ne voient pas. Ils ont des oreilles, mais ils n'entendent pas. Ils existent, mais ils ne savent pas qui ils sont. La double signification de leur vie reste pour eux incompréhensible. Seule une puissance supérieure et divine peut leur venir en aide, si cette aide nous est destinée. Nous vivons aujourd'hui dans un monde où la vérité, la réalité et le droit sont renversés. Au lieu de développer avec harmonie les connaissances métaphysiques et les connaissances physiques, on ne s'attache qu'à ces dernières au détriment des premières. Il n'y a là rien d'extraordinaire, car ce sont celles-ci qui ont conduit notre monde aux progrès de la science, à une foule de découvertes portant immédiatement leurs fruits, tandis que les premières ne portent pas de fruits immédiats. Mais d'autre part cette recherche des connaissances purement scientifiques et physiques a eu forcément pour conséquence des idées fausses sur le but de la vie, sur l'ordre et les lois qui président à toute existence. Il était naturellement impossible à notre science pure, qui ne peut découvrir que ce qui se rattache à notre petit monde, de connaître une sage organisation nécessitant toutes les institutions de développement de l'univers. Quant aux moyens d'investigation métaphysiques, on les a dédaignés comme n'étant pas dignes de la recherche scientifique de la vérité. C'est ainsi que la plupart des savants d'aujourd'hui sont arrivés à une philosophie qui nie l'ordre moral universel, à une philosophie dont les tendances décadentes devaient forcément se faire sentir chez tous ceux dont le sens moral n'est ni affermi ni élevé — et c'est la majorité. Autrement dit la philosophie qui nie l'existence d'une organisation morale de l'univers entraîne nécessairement dans la plupart des cas une décadence morale graduelle. Mais une fois que l'égoïsme, c'est-à-dire la recherche des jouissances personnelles, de la fortune, de la gloire et du pouvoir, une fois que l'égoïsme est éveillé et débarrassé de tous les liens que lui imposent la morale, il ne connaît plus de mesure, plus de retenue et plus de barrières. Il brave dans ses actes toutes les exhortations de la morale. Tout ce qui satisfait l'intérêt est juste et bien, tous les moyens d'une fausse logique sont bons pour persuader à autrui que cela doit l'être. Et tout ce qui est contraire, même si c'est réellement moral, est représenté comme dangereux et immoral par les artifices et les sophismes les plus recherchés et les plus subtils. Voilà où en sont les choses aujourd'hui, après que les peuples ont été pendant des siècles sous l'influence des doctrines de l'Église, qui annonçaient bien l'existence d'une organisation morale de l'univers, mais qui ne pouvaient pas l'expliquer d'une manière satisfaisant la raison, et après que les philosophes matérialistes ont récemment répandu à profusion leurs doctrines qui nient en principe l'existence d'une organisation morale de l'univers. Il est évident sans aucun doute qu'à aucune époque encore les hommes de cette terre n'ont été des anges, que la prédominance de la croyance à une organisation morale de l'univers n'a pas suffi non plus à les rendre bons, que les temps modernes, tout imbus de matérialisme qu'ils soient, sont encore bien meilleurs au point de vue moral que nous l'apparaissent les temps anciens et le moyen-âge. Il est indiscutable que le développement de la civilisation humaine peut supporter une forte dose d'immoralité sans être pour cela arrêté complètement dans sa marche en avant. Mais tandis que jusqu'ici, dans les diverses phases du développement de la civilisation, l'équilibre entre les éléments qui élèvent l'âme et ceux qui abaissent le niveau des sentiments n'a jamais été troublé à un point tel que l'édifice menace ruine, la rupture de cet équilibre paraît devoir caractériser d'une façon réellement dangereuse la crise actuelle du développement de notre civilisation. La croyance en un Dieu qui récompense et qui punit a suffi jusqu'ici à maintenir un nombre suffisant d'honnêtes gens de tous les milieux des races dominantes dans les limites d'une morale héliocentrique moyenne et à leur donner l'espoir de biens ultra-terrestres. Mais il en est tout autrement dans notre monde moderne qui est dominé tout entier par la philosophie matérialiste. Tout ce que cette philosophie a pu produire de plus grand sous

le rapport de la morale, c'est une morale géocentrique d'épicier, qui ne s'inquiète que des valeurs matérielles et des jouissances de ce monde. Et on ne reconnaît pas que cette morale, même sous sa forme la plus noble, est incapable d'éteindre le feu destructeur qui couve actuellement dans notre monde politique et social. Au contraire on tend à considérer comme usée depuis longtemps et à ridiculiser comme insensée la morale supérieure spiritualiste qui s'élève jusqu'aux hauteurs du sacrifice et de la foi.

Le danger qui menace notre civilisation ne provient donc pas de ce que fait notre monde matérialiste, mais bien plutôt de ce qu'il omet de faire, de ce qu'il devrait faire et qu'il ne fait pas. Ce danger, qui menace notre civilisation des pires catastrophes, réside dans le développement insensé du matérialisme et de la soif des jouissances, grandes et petites, joint à la disparition complète du désintéressement, de l'amour d'une vérité supérieure, du sacrifice pour l'idéal le plus noble en ce monde et après. Les peuples dominants du moyen-âge et de l'antiquité ont été des barbares sous bien des rapports, soit. Mais ils possédaient indubitablement une richesse qui est devenue très rare de notre temps; ils possédaient à un très haut degré l'amour du désintéressement et l'idée du sacrifice pour leur idéal. Tant que les peuples ont gardé ce bien, il a été inutile de craindre pour le progrès, lors même que celui-ci se fût frayé son chemin au milieu des décombres et des monceaux de cadavres. Sous ce rapport notre monde d'aujourd'hui est bien pauvre; la vérité n'y est plus cultivée qu'isolément, comme sport intéressant qui n'engage à rien au point de vue moral, et l'on considère comme insensé l'individu qui se sacrifie, qui ne craint ni les dangers ni la ruine, ni les tourments ni la mort lorsqu'il s'agit d'un idéal ou d'une vérité dictée par la conscience. La seule morale qui ait encore quelque valeur est la morale d'épicier. Donc ce que la morale d'aujourd'hui a gagné en quantité elle l'a perdu en qualité. Mais un peuple de barbares dirigé par un petit nombre de chefs aux sentiments élevés est bien plus propre à graver les sentiers du progrès et de la civilisation qu'une race n'obéissant qu'à un esprit mesquin d'épicier et à la morale utilitaire du matérialisme. Sans civilisation spirituelle, pas de civilisation morale. Les esprits dont l'horizon intellectuel s'arrête aux limites de la science n'ont rien de commun avec une haute civilisation spirituelle. Et comme les milieux qui dirigent les peuples civilisés d'aujourd'hui se composent principalement d'esprits de ce genre, le niveau moral de notre civilisation s'est forcément abaissé et notre siècle s'est engagé, malgré l'apparence d'un progrès continu, dans des voies qui sont en réalité pernicieuses, dans des voies qui conduisent notre civilisation à l'abîme. Sous ce rapport notre monde d'aujourd'hui, malgré le faste scientifique de la civilisation moderne, est considérablement inférieur aux anciennes civilisations barbares. On ne fait plus de sacrifices si l'on n'est sûr d'avance d'en retirer un bénéfice sous forme de considération, de profits gagnés par des voies détournées, de gloire satisfaite, de titres, de décorations, de dignités, sous forme d'un accroissement quelconque de puissance, d'une satisfaction quelconque de l'égoïsme intérieur et secret. Mais on évite anxieusement les sacrifices qui ne rapportent pas de bénéfices en ce monde, qui entravent notre jouissance, qui ne sont que la satisfaction de la conscience, l'amour de la vérité, la réalisation en ce monde d'une humanité et d'une divinité supérieures. Le sort de l'humanité est jeté, l'extinction graduelle de tous les nobles mobiles qui seuls sont capables de produire une civilisation vraiment digne de ce nom est certaine, s'il n'est pas possible d'enrayer les progrès de la dissolution actuelle chez les peuples encore capables d'atteindre un haut niveau moral, si l'on ne réussit pas à construire des temples à l'amour de la vérité incorruptible, s'il n'est pas possible d'y élever de nouveau l'autel du sacrifice classique, de gagner des foules entières de ceux qui, encore debouts au point de vue moral, cherchent à s'élever spirituellement et moralement, et de les appeler à collaborer au travail social qui doit ramener la civilisation dans des voies plus élevées.

La culture élevée de l'esprit, voilà ce qu'il s'agit d'abord d'acquérir. Car sans elle pas de culture morale. Seule une haute culture de l'esprit permet d'arriver, d'une manière satisfaisant la raison, à la connaissance précise des intentions sages et hautement morales des puissances vitales qui président à toute existence et à toutes choses. Seule cette connaissance, qui résout toutes les contradictions de l'existence et qui démontre l'utilité de toutes choses, conduit à l'harmonie morale. Et c'est seulement par une pareille connaissance de la vie qu'il est possible de former des hommes riches en sentiments harmonieux pour être la base d'une nouvelle civilisation humaine plus élevée.

Le mal est la racine de toute joie. Le mal est une nécessité au point de vue de la civilisation. Cette connaissance se prête admirablement à fournir à tous ceux qui violent le droit, à tous les zélotes, les envieux, les lâches, les pusillanimes, à tous ceux qui pêchent en eau trouble et à tous ceux que la nature a marqués du sceau de la sottise, une occasion magnifique et toute trouvée de chercher à tendre un piège à ceux qui la confessent comme vraie, comme on l'a déjà essayé à plusieurs reprises. Rien de plus facile que de tourner en ridicule la vérité cachée sous ce principe, de la faire apparaître comme une sottise, et de lui donner même un semblant d'immoralité la plus profonde, la plus dangereuse et la plus malfaisante. Il suffit d'écluser purement et simplement les circonstances dans lesquelles la douleur devient la source de toute joie, dans lesquelles le mal est une nécessité au point de vue moral; il suffit de généraliser simplement les principes établis et de proclamer avec emphase — comme on l'a déjà fait — en se posant fièrement en défenseur incorruptible du sanctuaire le plus sacré de la morale et de la divinité: — Il ressort de la prétendue connaissance de la vérité émise relativement à l'utilité de la douleur et du mal, que celui qui l'a énoncée est sur le point — peut-être sans le savoir — de saper les anciens et vénérables fondements de notre morale. Car il faut conclure forcément de ses principes que c'est la volonté de Dieu et de la morale que les maux les plus terribles ont été déchainés sur l'humanité; et même plus encore, que l'on invente et qu'on applique à ses semblables les souffrances les plus atroces, puisqu'on prétend que c'est de la mesure des douleurs souffertes en ce monde que dépend la faculté de goûter les jouissances des mondes ultra-terrestres. Mais il y a pis encore. Dieu tout-puissant est soupçonné d'avoir eu recours à des moyens aussi terribles — quelle pensée épouvantable, bien faite pour enlever aux hommes jusqu'au dernier atome d'amour et d'adoration pour la divinité —, d'avoir imaginé le système de souffrances qui règne actuellement sur notre monde et d'avoir employé des voies aussi détournées pour donner le bonheur à ses enfants chéris. Or comme la valeur de toute religion dépend de la quantité de morale qu'elle fait naître, et qu'une croyance qui représente Dieu sous un aspect aussi monstrueux est peu propre à développer une morale qui serait supérieure à celle qu'un pareil Dieu mettrait lui-même en pratique, il est prouvé d'une façon irréfutable que la doctrine de l'utilité de toutes les douleurs et du mal est dangereuse pour la civilisation et qu'elle annihile toute tendance à s'élever au point de vue moral.

Mais doucement, Messieurs. Les choses ne se passent pas comme il vous plaît de les représenter. Je ne veux pas que vous puissiez me mettre au pilori et me discréditer aussi facilement aux yeux de tous ceux qui croient à la morale honnête. Reprenons les choses de plus loin pour expliquer les conditions fondamentales de mes principes. Ce qu'il faut considérer, c'est l'explication des différentes possibilités sur lesquelles pourraient être basés, selon la raison humaine, les rapports de Dieu avec le mal et la douleur. Comme tout ce qui est mal est une cause concentrée de production de douleur, il n'existe donc pour ainsi dire qu'un seul problème, celui du mal. Quant à la douleur, j'ai dit qu'elle est la source de toute joie. Mais elle ne l'est pas directement, évidemment: elle l'est par des détours de l'âme; de même que les fruits de l'arbre sont des produits de la pluie et du travail des racines dans les ténèbres et l'humidité du sol. Dans le sens propre du mot la douleur sera toujours l'antipode de la joie; son action directe sur les faibles est même de les déprimer moralement et de les dégrader, au lieu d'élever leurs sentiments et de les annoblir. Mais qu'on n'oublie pas qu'en disant que la douleur est la source de toute joie on ne parle ainsi qu'au point de vue de l'homme considéré comme être astral, qu'il faut tenir compte ici de la loi de réaction qui veut qu'à chaque extrême succède l'extrême opposé. Ceci à titre d'information au sujet de la douleur engendrée par le mal. Passons maintenant aux différentes possibilités des relations de Dieu avec le mal au point de vue de la raison. Personnellement j'en distingue d'abord quatre: 1. la connaissance humaine ne suffit pas pour éclaircir les rapports de la divinité et du mal d'une manière satisfaisant la raison; 2. le mal s'explique par l'abus du libre arbitre, que Dieu a nécessairement dû nous donner pour nous apprendre à acquérir volontairement le sens moral; 3. le mal est l'expression de l'activité vitale d'une puissance cosmique essayant, avec des chances de succès, de détrôner Dieu et de lui ravir la suprématie de l'univers; 4. le mal est subordonné à la puissance du bien par toute l'organisation des institutions cosmiques. Il n'existe aucune possibilité que le mal finisse par conquérir définitivement la suprématie sur la divinité dans le cosmos. Tous les succès du mal sont

seulement passagers, limités à des mondes subordonnés à la divinité. Dans l'évolution cosmique ces mondes ont la tâche de conduire à un but absolument nécessaire pour la jouissance des beautés de mondes supérieurs de l'univers, c'est-à-dire de fournir aux êtres cosmiques la tension dramatique et les forces énergétiques négatives nécessaires.

Toute conscience honnête a le droit de s'occuper de ces quatre possibilités. Tout homme pensant et jugeant sincèrement a le droit de se décider pour l'une ou l'autre et de repousser sévèrement et énergiquement, sous le rapport de la morale de ses convictions, tout dénigrement par des zélotes intolérants, persuadés de leur infaillibilité et opposés à la plus noble des conquêtes de l'homme, la liberté de conscience. Chacune de ces quatre possibilités semble se rapprocher de la vérité par des motifs qui satisfont la raison, mais en même temps elle paraît s'en éloigner pour autant d'autres motifs. Mais que le spiritualiste se décide pour l'une ou pour l'autre, c'est une affaire de sentiments personnels, de conscience ou de convenance, que toute autre personne peut critiquer sous le rapport du jugement, mais non sous le rapport de la moralité des convictions. Personne n'a le droit de reprocher une immoralité quelconque à une décision sur la manière de considérer les rapports de la divinité avec le mal. Il faut remarquer en effet que la mesure de la morale qui appartient à une philosophie spiritualiste quelconque basée sur l'idée d'une organisation morale de l'univers n'est donnée que par la quantité de morale pratique qu'on peut acquérir par la conviction personnelle basée sur une philosophie quelconque. C'est donc la personnalité considérée dans son caractère, et non l'objet, qui décide de la moralité d'une philosophie spiritualiste.

Un chrétien de sentiments nobles et élevés qui se place rigoureusement au point de vue du spiritualisme révélé ordonné par l'Église, qui déduit le mal de l'abus du libre arbitre, sera capable d'actions bien plus nobles et bien plus élevées qu'un libre-penseur spiritualiste ne s'appuyant que sur la raison, n'ayant qu'une morale incomplète, et sincèrement convaincu de tout ce qui est dit dans cette brochure sur l'utilité et la nécessité de la douleur et du mal. Et réciproquement. Il ne faut pas oublier que le mal, considéré au point de vue héliocentrique, est nécessaire comme étant la table de résonance du bien, une force à combattre, dont l'écrasement est une source de valeurs morales, spirituelles et énergétiques, mais non une puissance à laquelle il faut laisser libre cours, et encore bien moins naturellement seconder par le crime et la violence, ce qui serait méconnaître et renverser toutes les lois morales dictées par la croyance au bien et à la divinité. Quiconque juge sainement et sincèrement mon point de vue héliocentrique ne saurait se méprendre sur la conception morale qui en découle. Cette conception morale vise, non seulement l'éclaircissement de la conscience par des efforts incessants, mais surtout la réalisation en soi et dans la vie sociale, au prix des sacrifices nécessaires, de tout ce qui a été reconnu comme vrai et comme juste au point de vue philanthropique, en donnant pour cela son temps, ses forces, ses biens, son sang et sa vie. Ce n'est que par la mauvaise volonté ou par un manque de conception intellectuelle qu'il est possible de se méprendre sur le sens de ce que j'ai écrit touchant la nécessité et l'utilité du mal et de la douleur, et d'y lire quoi que ce soit d'immoral. Mon système est basé sur le développement de toutes les nobles aspirations; l'énergie qu'il suppose n'a pas pour but de produire volontairement la douleur; elle a pour but de développer les aspirations sociales et personnelles dictées par la conscience, de lutter contre l'esprit du mal, contre ce qui est arriéré au point de vue spirituel, contre l'égoïsme, la crainte du sacrifice, des dangers, contre la paresse et l'indifférence à toutes les nobles aspirations; cette lutte produit d'elle-même en nous et chez nos semblables la juste mesure des douleurs, des privations, de la lutte et des efforts nécessaires à notre développement. J'ai exprimé clairement ce devoir de la conscience par ces mots: „Dieu est la victoire sur le mal.“

Quiconque donc, se disant spiritualiste, combat d'autres spiritualistes sincères par d'autres idées que celles qu'il possède lui-même sur les rapports de la divinité avec le mal, en dénigrant et en calomniant la moralité de leur conception de la vie et de la divinité, ou même leur réputation morale de penseurs convaincus, quiconque ne se borne pas aux limites du jugement dans la critique des autres opinions sur cette matière, trahit, sciemment ou inconsciemment, la bonne cause de la recherche du vrai et du bien, nuit à l'œuvre civilisatrice, qui ne peut réussir que par l'action commune de tous les esprits sincères, en sape les fondements, commet contre la civilisation un crime infâme qui se

retournera certainement un jour contre lui. En d'autres termes, l'action commune de spiritualistes sincères n'exclut pas les critiques mutuelles, l'examen sévère des arguments que chacun apporte à l'appui de sa conviction; ces critiques sont même désirables, car elles favorisent la recherche de la vérité, mais, à moins qu'il n'existe dans la vie privée de graves fautes morales dûment prouvées, elles ne doivent jamais se transformer en attaques contre l'honnêteté du penseur et la morale de ses convictions. Lorsqu'une philosophie nie par principe l'organisation morale de l'univers et la justice d'après ce monde, comme la philosophie athéiste, on ne saurait prétendre qu'une pareille conception de la vie, basée sur un principe immoral, soit incontestablement supérieure au point de vue moral. Lorsqu'on combat cette philosophie avec les armes les plus puissantes que fournit la raison, aucune objection ne saurait être soulevée au point de vue du droit supérieur. Mais il en est autrement lorsque quelqu'un dit par exemple: „Je crois en un Dieu, à une puissance divine qui dirige toutes choses, à l'ordre moral de l'univers, et je m'efforce sincèrement de mettre en pratique les lois morales que me dicte ma conscience.“ Tout spiritualiste qui cherche ainsi à faire concorder sa vie même avec sa conviction et sa foi à le droit d'exiger que sa propre moralité et sa conception du monde restent en dehors de toute attaque.

On pourrait objecter à la doctrine de l'utilité du mal que son extension logique conduirait forcément à dire „que c'est pour le plus grand bien de l'humanité, bien en vérité contestable, que Dieu, en contradiction avec nos idées morales, en dérision de ces idées et en négation de sa propre essence, aurait imaginé le monde tel qu'il est et les scènes d'horreur dont il fourmille.“ Mais une objection présentée sous cette forme est évidemment injuste et contraire au bon sens. Il y a naturellement plusieurs possibilités de chercher la vérité, mais cette dernière est certainement la plus grossière et la moins vraisemblable. La conception de la divinité n'est pas aussi simple qu'il suffise de s'arrêter à la première explication venue, qui crève les yeux même au plus maladroit, et à la présenter comme la seule, la meilleure et la plus raisonnable. Rien n'est plus difficile que le problème de la divinité. Pour l'élucider il faudrait dans tous les cas plus de place qu'il ne nous en reste ici. C'est pourquoi je réserve mes idées sur le problème de Dieu pour une autre brochure traitant spécialement de cette question. Pour le moment il suffira de faire remarquer qu'il n'est pas forcément nécessaire d'admettre que l'univers avec toutes ses institutions et tous ses êtres soit quelque chose qui n'ait pas toujours existé, qui ait été créé, imaginé, conçu et tiré pour ainsi dire du néant par une puissance créatrice, ou qu'il provienne de la transformation d'un état de choses différent. Il y a encore d'autres explications possibles et peut-être meilleures.

On pourrait également blâmer dans ma doctrine spiritualiste et héliocentrique la forte dose de pessimisme dont elle paraît être imbue relativement à tout ce qui se rapporte aux conditions de notre existence terrestre, de sorte qu'elle aurait l'inconvénient de paralyser l'initiative humaine. Mais si l'on considère la conception de la vie telle que je la comprends, ce reproche n'est pas fondé. Le principe de cette conception est celui-ci: développement maximum d'énergie négative dans la résistance aux influences anti-civilisatrices, mais aussi développement maximum d'énergie positive dans les aspirations créatrices; tel est le but de notre vie. Ces deux facultés doivent être développées jusqu'à leur plus haut degré. Car c'est par là seulement que les êtres cosmiques peuvent acquérir l'essence et les attributs de la divinité. Les esprits divins sortis des sphères inférieures n'ont pas acquis la divinité par la grâce d'une puissance supérieure; ils l'ont acquise par des efforts continus de la conscience, par l'application à eux-mêmes et à leurs semblables de tous les efforts dictés par leur conscience. Un Dieu juste ne peut récompenser que des mérites réels. Mais ces mérites ne peuvent être acquis que par l'obéissance la plus rigoureuse aux lois de la conscience. Et ces lois exigent que chacun s'efforce sans cesse de perfectionner sa connaissance du vrai, du juste et du bien, et de réaliser cette connaissance en soi et chez ses semblables. Cela paraît-il à un spiritualiste quelque chose d'irraisonné et de fantaisiste? Je ne le pense pas.

Aucun mortel ne sait jusqu'à quel point la civilisation peut être développée en ce monde. Malgré l'état triste et misérable de notre civilisation actuelle, il n'est pas impossible que les siècles prochains et même notre siècle ne soient témoins d'un revirement, d'une révolution qui bouleverser de fond en comble notre civilisation actuelle. Il peut se faire que

l'abaissement actuel ne soit que passager, qu'il soit nécessaire même, qu'il ait pour but de donner à l'âme humaine un développement impossible à réaliser par tous les autres moyens. Mais qu'on n'oublie pas que sous ce rapport nous ne pouvons rien savoir de précis, que les prophéties de soi-disant inspirés ont été souvent fallacieuses, et que la révélation biblique ne peut servir de base certaine, parce qu'elle est quelquefois ambiguë. Il se peut donc que notre civilisation actuelle soit prochainement bouleversée et remplacée par une civilisation meilleure. Mais d'autre part comme la réussite d'un bouleversement total ou partiel peut dépendre du degré des efforts faits par tous ceux qui ont pour idéal la vraie civilisation, une conscience éclairée ne peut se contenter d'une simple expectative, de l'inactivité en présence d'une activité limitée à la production d'énergie négative, en présence du travail de décomposition presque général qui règne dans notre civilisation. Si nous sommes destinés à sombrer, si nous sommes réellement sur la voie de l'abîme, si le vaisseau qui porte notre civilisation doit irrémédiablement faire naufrage, notre conscience et notre honneur de marin nous ordonnent de demeurer jusqu'au dernier instant au poste qui nous paraît être celui où nous pouvons le mieux remplir notre devoir. Seule la voix du déshonneur peut augmenter encore la panique générale en criant "Tout est perdu. Sauve qui peut". Il existe encore dans notre monde de misères et d'horreurs un grand nombre d'esprits inébranlables, d'hommes braves et dévoués, qui portent noblement l'étendard de la vraie civilisation. Et tant qu'il y aura encore de pareils hommes, tant qu'il en restera un, aucun vrai Germain n'abandonnera la cause de la lutte pour son idéal, pour les sentiments qui gonflent sa poitrine.

Gustav Müller.

Dans le domaine de l'esprit il n'y a pas de frontières de langages; dans le domaine de l'esprit il n'y a que des frontières de la pensée et des sentiments. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir exposer à quelques classes de la nation française le résultat de mes conceptions. Je ne compte ni sur une vive attention, ni sur une approbation générale. L'esprit de notre temps n'est nulle part favorable au développement d'un spiritualisme tel que le mien. Partout c'est le dogme qui règne, dans l'Église et dans la science. Mais si mes écrits apportent quelque consolation, quelque lumière et quelque encouragement à une âme qui cherche sa voie, je m'en réjouirai. Mon désir est d'atteindre au moins ce résultat. Prière d'envoyer autant que possible les communications en allemand. Les renseignements ne pourront être donnés qu'en allemand.

Gustav Müller.

Les personnes qui s'intéresseraient à d'autres écrits de philosophie morale de l'auteur sont priées de donner leur adresse à l'éditeur soussigné. L'éditeur tient gratuitement, jusqu'à nouvel ordre, un nombre illimité d'exemplaires de cette brochure à la disposition des personnes qui désireraient la répandre.

Édité par Gustav Ferdinand Müller, Berlin SO. 26.